L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 8 MARS 1883. 56me Année.

Dufour, Bonner & Co., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS

JEUDI, 8 MARS 1883

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Trop de coton--Pas assez de bestiaux, de porc, de maïs et de fourrage.

Au point de vue de l'abondance et de la qualité des récoltes, on peut, à juste titre, traiter de phénoménale l'année qui vient de finir. Jamais l'agriculteur n'a été plus amplement récompensé de ses peines. Il en a été ainsi, non seulement en Louisiane, mais dans le Sud presque tout entier, et spécialement dans l'Etat du Mississipi.

En présence de semblables faits, il nous paraît étrange d'entendre dire autour de nous, de lire dans certaines correspondances, que la récolte de coton de 1882, a été pour ce même Etat du Mississipi, si favorisé pourtant, la cause d'un déficit de plus de cinq millions de dollars.

Qui nous expliquera cette anomalie? Est-ce que la région, dont nous parlons n'est pas renommée pour sa fertilité? Est-ce que le coton n'y vient pas en abondance? Est-ce qu'il n'y est pas d'une excellente qualité, et ne trouve-t-il pas un placement facile sur le marché? Oui, certes, mais la culture s'en fait aujourd'hui dans des conditions mauvaises qui condamnent le planteur à une perte presque certaine.

Le textile s'achète à si bas prix, depuis quelques années, que les frais nombreux qu'en entraîne la production dépassent les bénéfices qu'elle procure; il exige des soins constants, d'un bout de l'année à l'autre—d'où ce dicton assez original, qu'il faut treize mois pour faire une récolte de coton. Dans le Mississippi, par exemple, la culture met, presque chaque année, l'agriculteur en perte d'un sou et demi à deux sous par livre.

Il lui faudrait, pour se tirer d'embarras, avoir à sa disposition le travail forcé des *coriists*. Ne pouvant se le procurer, il ne lui reste d'autre expédient que de varier ses cultures, afin de pouvoir, à l'occasion, regagner, d'un côté, ce qu'il perd de l'autre, et balancer, autant que possible, les profits et les pertes.

Malheureusement, le planteur du Mississippi—et il n'est pas le seul atteint de cette faiblesse—a ses habitudes prises, qu'il ne veut pas changer, ses préjugés de jeunesse, dont il refuse de secouer le joug. Il lui faut, à tout prix, comme le dit une lettre que nous avons sous les yeux, cultiver le coton, encore le coton, toujours le coton, dût-il y trouver infailliblement la ruine. Il n'en est fait une sorte de mission, et il croirait se déshonorer, en lui étant infidèle.

Et, pourtant, quelles terres plus propres que les siennes aux cultures les plus multiples? Coton, chanvre, tabac, jute, avoine, seigle, blé, maïs, canne à sucre, tout y pousse avec une merveilleuse facilité. Légumes, pommes, pêches, poires, figues, raisins, toute sorte de fruits, excepté ceux des région purement tropicales, y arrivent à parfaite maturité. On y peut élever le bétail aussi bien qu'au Texas, et l'Arkansas, le Missouri ne produisent pas de meilleur porc.

Toutes ces choses sont, pour le planteur, autant de sources féconds de richesses, mais il se garde bien d'y puiser. Il aime mieux lutter, en désespéré contre une gêne perpétuelle et de mortelles inquiétudes; il aime mieux laisser ses propriétés chargées d'écrasantes hypothèques qui ne font que s'alourdir tous les jours, laisser dévorer, en intérêts, sur les avances, plus que ne lui donnent de revenus son travail et son industrie; il aime mieux passer des nuits sans repos et voir son sommeil, où il devrait trouver l'oubli de ses maux, hanté sans cesse par d'horribles visions de poursuites, de saisies, d'expropriations et de misère.

Nous sera-t-il permis, maintenant, de jeter un regard sur nous-mêmes et de nous demander si ce n'est pas là le portrait exact de beaucoup de nos planteurs louisianais, petits et grands? Ne sont-ce pas mêmes habitudes, même routine, mêmes préjugés, mêmes richesses naturelles, mêmes aptitudes du sol, mêmes facilités de s'enrichir, mêmes dédains des moyens à employer pour y parvenir, même difficultés financières, mêmes tourments intellectuels, même martyre moral, même gêne matérielle, même ruine complète en perspective? Est-ce donc qu'il faille abandonner le coton et sa culture? Non, certes. Une pareille idée ne peut traverser aucun esprit sensé, mais il n'en faut pas faire son unique ressource, son seul gagne-pain, comme on a trop contracté l'habitude. Alors que le textile prenait, devant le monde entier, des allures conquérantes, alors que le Sud en avait le monopole, c'était déjà un mal que de s'en tenir à lui seul.

Aujourd'hui qu'on le produit un peu partout, que son abondance sur les diffèrents marchés, en fait baisser constamment le prix: aujourd'hui qu'il en reste toujours une forte quantité pour l'année suivante — c'est une faute impardonnable, de la part de l'habitant, de ne pas se créer ailleurs de nouvelles ressources.

Si l'unité de culture est, en tout temps, une erreur économique, une somme de misère, à plus forte raison quand l'article auquel on s'obstine à tout demander a perdu la moitié de sa valeur et vous donne à peine de quoi vivre.

Assurément, nous sommes grands partisans de l'industrie sucrière louisianaise, et nous croyons en avoir donné des preuves dans nos colonnes depuis, qu'au Nord, on lui a déclaré une guerre acharnée, mais, il nous faut bien l'avouer, réduite à elle seule, en dépit de la prospérité dont elle jouit actuellement, elle ne pourrait produire que les mêmes résultats et conduire à la même gêne.

N'avons-nous pas, nous aussi, à notre disposition, la jute, le maïs, les graines, les fourrages, les fruits de toute sorte, l'élève du porc et du petit bétail?

Nous ajoutons, il y a quelques jours, un défrancement, sur nos quais, de centaines de balles de foin; d'où venaient-elles? du fin fond de l'Ouest, et où allaient-elles? dans nos campagnes, pour y nourrir des bestiaux qui devraient trouver sur place une nourriture plus fraîche, plus saine, plus abondante, et n'exigeant guère du fermier que la peine de la demander au sol béni de notre Etat.

Un journal nous apprenait, dernièrement, que, dans une de nos plus fertiles paroisses, certains planteurs avaient été obligés de faire venir, à grands frais, du Texas, le maïs nécessaire aux besoins de leurs fermes.

Est-ce que le premier devoir de ces habitants n'était pas de cultiver ce maïs dans leurs immenses champs, dont la moitié reste en friche?

Nous terminons par ce dernier trait, que nous citons avec tristesse, presque la rougeur au front.

Une correspondance que nous recevons de Louisville, nous annonce qu'il est question de remettre à 1885 la grande Exposition que l'Association des Planteurs de coton avait l'intention d'ouvrir l'an prochain. La cause de ce retard est l'Exposition du Sud qui doit avoir lieu, cette année ci, à Louisville.

Une lettre de M. Corkhill, vice-président de l'Association, écrite à ce sujet, expose le plan véritablement grandiose de celle-ci. Il s'agit de réunir les grands filateurs d'Angleterre, de France et d'Allemagne, de leur faire appel, de former un "Syndicat de coton," de former un capital énorme, à l'aide duquel on fonderait de nombreuses filatures et fabriques dans notre région.

Il y a là une grande idée dont l'exécution peut transformer le Sud.

Nous reviendrons, très prochainement, sur cette immense entreprise.

Un télégramme de la Havane nous apprend la mort de Don Miguel Osuna, gendre de Mme Naivil Soulé, aujourd'hui Mme Jean A. Bancos. M. Osuna, qui était malade depuis longtemps, a succombé hier, 7 mars. Il avait épousé Mlle Marietta Soulé, fille cadette de Mme Naivil Soulé.

Le steamer de la Compagnie transatlantique *France*, venant du Hâvre, est arrivé hier matin à New York.

Le bateau à vapeur Mary, capitaine Laforet, a sombré, mardi, à trois heures de l'après-midi, dans le canal de la compagnie, à un mille de distance du fleuve. Une planche s'était, paraît-il, détachée de la coque; l'eau a envahi rapidement la cale; en moins de dix minutes le bateau a disparu sous l'eau. Personne n'a péri à bord, personne n'a été blessé. On pense que la planche détachée avait été ébranlée, peu auparavant, par une pontre flottante qui l'avait violemment heurtée.

THEATRE ST-CHARLES—Petits et grands levers de l'heureux Tom Pouce sont très régulièrement suivis. Cette vogue est aisée à comprendre. On trouve à ces levers d'abord l'illustre général lui même avec ses *magnificos* aide-de-camp, et puis une troupe composée avec beaucoup de goût, parfaitement appropriée aux deux nains.

Poucet et Poucette nous rappellent ces vers de Musset, dans *Namouna*, décrit son héros Hassan.

"Sa petite maîtresse accompagnait un bon coin
Il était très bien pris, en cet état que sa mère
L'avait fait tout petit pour le faire avec soin."

ACADEMIE DE MUSIQUE.—Depuis hier soir le programme est renouvelé à ce théâtre. Aujourd'hui on y entendra *The Jersey Man*. C'est là une comédie pleine de humour, mot à peu près intraduisible, où les études de mœurs et les mots heureux abondent, enfin une comédie amusante, chose qui se fait de plus en plus rare. M. R. McAnley y tient le personnage de "Gilderoy N. G. Punk, of Mackerelville, New Jersey, U. S." Rôle extrêmement original, riche en effets que fait ressortir heureusement la verve de l'acteur. Il y est au moins aussi intéressant que dans son personnage de Uncle Dan'l. Son engagement finit samedi soir; après lui viendront les Haverly's Mastodons.

BLIND TOM.—C'est ce soir même qu'a lieu le premier concert de Blind Tom au Washington Artillery Hall. Nous ne connaissons pas le programme de l'intéressant aveugle, mais, et c'est là un des côtés curieux de son individualité, il est surtout l'artiste des surprises; à chacune de ses soirées musicales il en trouve pour ses auditeurs et il est rare que ces étrangetés ne soient point du goût de ceux-là.

Le Prof. James A. Sewell, A. M., M. D., de la Faculté de Médecine de l'Université de Laval, Quebec, dit: "J'ai obtenu de très bons résultats avec le Colden's Liquid Beef Tonic dans le cas avancés de consomption, *faiblesse, dyspepsie*, et dans tous les cas d'affections nerveuses. *Les femmes anémiques* le garderont quand elles rejetteront toute autre espèce d'aliment. Très bon au goût et de digestion facile. (S'en prendre pas d'autre.)

Le *Messager Franco-Américain*, du 4 mars:

Nous avons dit, il y a quelques jours, que nous n'épargnerions rien pour prouver aux lecteurs du *Messager* notre détermination d'élever cet organe franco-américain à la hauteur des sympathies qu'depuis quelques ans ne lui ont jamais fait défaut. Nous annoncions qu'avant le 15 mars nous mettrions à la retraite les types actuels qui, s'ils ont fait vaillamment leur devoir, en sont réduits désormais à une bonne volonté trop souvent stérile. Or, dès le milieu de la semaine dans laquelle nous entrons, le vieux champion de la République française en Amérique, sera habillé tout à neuf des pieds à la tête. Tout, jusqu'à nos annonces, sera en types fondus expressément pour lui. Cela va lui donner un air de jeunesse qui lui siéra à ravir, et lui permettra, dès le dimanche 11 mars, ou à partir du 18, de se présenter, chaque semaine, à ses amis, en dépit des *Bleu Laws*, avec huit pages de nouvelles, de saines et captivantes lectures.

Le *Temps* dit que M. Jules Ferry est un homme qui, par les traditions de son passé, comme pas son caractère, concilie heureusement deux choses qu'il devient de plus en plus difficile de trouver réunies; des opinions libérales et des vues de gouvernement Une polémique sans scrupules et sans prévoyance a tenté d'obscurcir pour ce point les notions les plus claires: on a voulu nous faire croire que la libéralisme consiste à énerver l'action du pouvoir, et que l'homme d'Etat justement jaloux des prérogatives nécessaires pès des droits naturels du pouvoir confine au dictateur. Tel n'est pas le sentiment de M. Jules Ferry, et nous l'en félicitons. Il est plus que l'on peut se montrer libéral sans faiblesses systématiques et sans abandons coupables, homme de gouvernement sans abus d'autorité. Jamais se mélange de qualités, qui se complètent au l'opposant, n'aura pu s'employer plus utilement qu'aujourd'hui au bien de la République et du pays.

La Liberté:

C'est le parti autoritaire qui reprend le pouvoir, guidé par M. Ferry.

Il importe que la Chambre ait bien conscience de ce résultat désiré qui aurait coûté pour longtemps toutes les idées libérales dont elle avait paru s'inspirer.

Maintenant, M. Jules Ferry réussira-t-il où M. Gambetta a échoué? L'avenir seul peut répondre....

Le *Courrier du Soir*:

Si nous reconnaissons volontiers que M. Jules Ferry est l'une des rares personnalités qui aient depuis quelques années gagné et grandi dans l'exercice du pouvoir au lieu de s'y user,—nous regrettons les allures hautaines, l'attitude cassante qu'il a toujours affichées à l'égard des fractions avancées du parti républicain. Il y a là en effet vis-à-vis de cet élément important comme une résolution arrêtée de rupture et d'hostilité, peu conciliable avec la marche ascendante et progressiste des votes du suffrage universel.

Deux élections législatives ont eu lieu, le 18 février, l'une dans l'arrondissement de Rochebeaucourt (Haute-Vienne), où M. Codet, républicain, a été élu sans concurrent, l'autre dans la 1re circonscription de Grenoble, où la lutte était circonscrite entre deux conservateurs, M. Rivet et M. Arbelède Rey, tous deux appartenant à l'Union républicaine. Le premier a été élu par 9,000 suffrages sur environ 14,000 votants.

On annonce la mort à Lisbonne de M. Manoel Moreira Coelho, ancien vice-consul du Portugal à Paris. Il avait quitté ce poste en 1848 pour devenir sous-inspecteur des douanes des enfants de la famille royale, dom Pedro et dom Luis, le roi actuel.

FAITS DIVERS AMERICAINS

Le dernier recensement porte le nombre total des compagnies de chemins de fer aux Etats-Unis à 1146, avec un parcours de 8791 milles: 170 compagnies projettent une *extension* de 19.722 milles dont 5155 sont déjà en voie de construction. Voilà pour les lignes en existence.

Quant aux lignes entièrement nouvelles, et qui, conséquemment, ne peuvent être rangées sous cette dénomination: extension, 4861 milles se construisent, et 21,307 milles sont à l'état de projet. Le coût total des lignes achevées est évalué à $4,112,276,176, c'est-à-dire $47,387 par mille; dans ce compte ne figurent pas les bâtisses, les terrains, les lignes télégraphiques, etc., etc. Un capital payé de $2,613,606,264 est représenté par 1165 compagnies, dont 623 seulement ont donné des dividendes sur leur stock. Cinq cent quarante-deux compagnies n'ont réalisé aucun bénéfice; il y a eu défaut pour 373, et 169 n'ont pas commencé leurs opérations. Deux cent soixante-neuf millions cinq cent quatre-vingt-trois mille trois cent quarante passagers ont été transportés à une moyenne de 23 milles.

—Mme Young, de Cincinnati n'avait pas une confiance illimitée en son mari. Ces choses-là se voient; et voilà souvent comme la femme méconnaît cet être impeccable qu'on nomme l'homme. Aussi elle le surveillait; mais comme nombre de "détectives," elle ne découvrait rien, absolument rien, choquant! Et cependant, il y avait sûrement quelque chose, pensait-elle. Chez elle c'était une conviction bien arrêtée que M. Young, sous le prétexte de son nom, peut-être, restait beaucoup trop jeune, et se livrait à une "flirtation" infiniment trop continue. Mais pas le moindre corps du délit pour le convaincre.

Toujours aux aguets, Mme Young, un peu au courant de affaires d'argent de son époux, trouvait que celui ci, riche comme il l'était, lui comptait trop parcimonieusement les morceaux et discutait trop âprement les comptes que multipliait Mme chez les fournisseurs. Elle en était là, quand, l'autre jour, une excellente amie lui révéla charitablement que M. Young avait des obscurités dans sa vie, sur lesquelles il importait de faire la lumière. En effet, certaines bonnes langues parlaient d'un magnifique collier de $1500 qu'il venait d'acheter, et qu'on n'avait pas encore vu au domicile conjugal. Quelle en était la destinataire? Et Mme Young s'irritait devant ce point d'interrogation, en songeant que quelques jours auparavant son infidèle lui avait refusé, ou à peu près, un bijou des plus modestes.

Dès ce moment, les hostilités furent plus violentes que jamais, et de scène en scène, le malheureux fut obligé d'exhiber le collier en question. C'était un collier.... de chien, que ce "sportman" à outrance avait acheté pour en parer un sien terre-neuve favori.

Le jour ne s'était pas fait sur la "flirtation" qu'on prêtait à Monsieur, mais n'importe, Mme était jalouse même de cette affection.... canine.

Aussi elle plaide actuellement en séparation, à Cincinnati, sous prétexte que son mari a lassé dans le ménage un terre-neuve de discorde.

—Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. Dans un accès d'indignation, l'un de nos confrères, le *Memphis Avalanche*, écrit ces lignes irrévérencieuses: "Si vous y songez bien, vous penserez qu'un diôle, qu'il soit Démocrate ou Républicain, volera toujours quand la chance lui en sera offerte!" Croyez-vous, confrère?

—Si les femmes sont parfois irrascibles, vindicatives, par exemple comme Mme Young déjà nommée, elles sont plus souvent encore ingénieuses au delà de tout dire. "Nous voulons prouver tout à l'heure", ainsi que le dit la fabuliste. Miss Miller, résidant à Ferris, petite ville du Texas, en est le témoignage vivant, frappant. Elle avait rencontré un aimable gommeux de la localité, et ma foi! le cœur avait parlé en langage lené, que nul n'a besoin d'apprendre. Mais voilà! Le gommeux ne plaisait pas au père et il avait interdit à celui-ci l'accès de sa maison. Le persévérant Texien ne se découragea pas, et malgré l'interdit paternel, il trouvait moyen de se glisser dans le jardin, où M. Miller, subjoupant le fait mis dans ce même jardin une sentinelle, un boule-dogue qui n'aurait fait qu'une bouchée du visiteur quand même. Des ce moment, mélancolie de la jeune fille, et le père apprit même qu'elle avait fait emplette d'un petit flacon de chloroforme. Il craignait qu'elle ne commît quelque folie dans une haute de peine ou de dépit; ce flacon de chloroforme, sur lequel il n'avait pu mettre la main, lui trotsait toujours en tête.

On fait du drame d'amour même au Texas.

L'autre jour il entre dans l'appartement de sa fille, et l'air chargé, en effet, de chloroforme, lui porte des effluves qui semblent donner raison à ses appréhensions. Sa malheureuse enfant aura commis un acte de démence.

Il n'avait pas tort, l'infortuné père! Sa fillette avait fait usage du chloroforme, puisque sous la fiole y avait même passé.... Seulement, c'était sur la sentinelle, sur le chien qu'elle avait opéré. Médor était chloroformé—et gommeux et donzelle étaient allés se marier chez quelque juge de paix du village voisin.

—Qu'a-t-on raison de dire que depuis l'émancipation la race noire s'est considérablement améliorée. Une négresse d'Athens, en Géorgie, vient de donner naissance à un petit gaillard qui a toutes ses dents!

Combien de blanches en ce monde Ne pourraient pas en dire autant?

Air connu.

—Il est tombé, l'autre jour, à Laramie, dans le Colorado, une neige rouge qui a fait au sol un tapis pourpre d'un demi-pouce. Quand toute cette neige a fondu on en dit un ruisseau de sang.

—San Francisco, Californie, possède un théâtre chinois, où se presse la population du Céleste Empire. Seulement, mieux encore que le public du dimanche un peu partout, elle en veut pour son argent. Les représentations chinoises, conformément aux règles de ce temple d'un art ignoré par nous, doivent durer douze heures. L'auditoire ne se contente pas à moins. L'un de ces derniers soirs, une véritable émeute a éclaté au dit théâtre, parcequ'au rideau s'était baissé au bout de onze heures et demie. Le public était affolé d'avoir été volé de trente minutes; déjà il s'était emparé de l'impresario, et après de nombreuses rebuffades, on allait, peut-être, lui couper l'appendice de deux ou trois pieds qui s'allongeait sur son échine, quand le rideau se releva. Un régisseur, à queue non moins plantureuse, annonça qu'en allait donner une heure de plus de spectacle, et les consommateurs d'opium se déclarèrent à laisser partir au complet l'infortuné et très meurtri directeur.

—Il existe, actuellement, au Tennessee, 4326 manufactories. Elles représentent un capital de $20,000,000 et paient des salaires s'élevant à $5,000,000.

—Au cours du mois de février, le frappage, dans les diverses hôtels de monnaie des Etats-Unis, n'est élevé à une valeur de $4,548,360, dont $2,400,000 de *standard dollars*.

Le temps prouve tout, dit-on, et, entre autres choses, il a prouvé que le "Cherry Pectoral" du Dr J. C. Ayer est un remède souverain pour les affections de la gorge et des poumons. Des milliers de familles en font usage et elles s'en trouvent bien; il y a quarante ans qu'il est connu et il est certain qu'il est encore plus salutaire qu'à son le jour de son introduction. Les preuves de sa puissante efficacité sont nombreuses; bien des gens atteintes de symptômes de consomption, lui doivent actuellement leur guérison. Toutes les familles devraient avoir chez elles du "Cherry Pectoral" pour l'administrer immédiatement dans les cas de croup et de refroidissement subits.

Le *Lyon républicain* rapporte que M. Grand, négociant à Lyon, a été victime d'un vol considérable. M. Grand reçoyait d'Italie, porteur d'une mandate contenant pour 270,000 fr. de diamants et six billets de banque de 1,000 fr., lorsqu'en se réveillant dans son wagon, à Turin, il s'aperçut que sa mandate avait disparu. L'auteur du vol est activement recherché.

On mande, de St-Pétersbourg, qu'une ambassade extraordinaire, composée de deux hauts fonctionnaires avec une suite nombreuse, est sur le point de partir pour l'étranger. Elle se rendra dans toutes les capitales de l'Europe pour y remettre les invitations du tsar aux fêtes du couronnement. On désigne l'aide-de-camp général comte Kostalescof comme chef de cette ambassade.

On annonce, à la date du 17 février, que le roi Humbert a signé le décret fixant au 15 avril prochain la reprise des paiements en espèces métalliques en Italie.

Nouvelles Télégraphiques.

Londres, 3 mars—Le correspondant parisien du *Daily News* dit: "A un conseil de cabinet M. Jules Ferry, président du conseil, a déclaré qu'une révision de la constitution était inopportune, depuis surtout que le sénat avait montré une disposition conciliante par son vote sur une proposition présentée par le général Robert au sujet des princes d'Orléans. Il a dit qu'il combattrait la révision lorsqu'elle serait proposée à la chambre des députés. Il s'attacherait à démontrer que la révision ne pourrait venir utilement que lorsque le sénat n'y verrait pas une menace pour son existence.

Berlin, 3 mars—Le *Gazette nationale* affirme que le prince de Galles a exprimé une forte désapprobation au sujet de la dégradation militaire des princes d'Orléans.

Paris, 3 mars—Le sénat a adopté aujourd'hui un projet de loi tendant à organiser la juridiction française à Tunis. M. Challemel-Lacour, ministre des affaires étrangères, répondant à une question du duc de Broglie, a dit que toutes les puissances avaient consenti à l'abolition des capitulations; une d'elles désirerait toutefois voir d'abord les tribunaux français à l'œuvre.

Londres, 3 mars—Les journaux publient une lettre de l'évêque de Zaphos, comté de Donegal, qui dit que la seule chance de salut pour les nécessiteux est "détestée," elle ne découvrait rien, absolument rien, choquant! Et cependant, il y avait sûrement quelque chose, pensait-elle. Chez elle c'était une conviction bien arrêtée que M. Young, sous le prétexte de son nom, peut-être, restait beaucoup trop jeune, et se livrait à une "flirtation" infiniment trop continue. Mais pas le moindre corps du délit pour le convaincre.

Toujours aux aguets, Mme Young, un peu au courant de affaires d'argent de son époux, trouvait que celui ci, riche comme il l'était, lui comptait trop parcimonieusement les morceaux et discutait trop âprement les comptes que multipliait Mme chez les fournisseurs. Elle en était là, quand, l'autre jour, une excellente amie lui révéla charitablement que M. Young avait des obscurités dans sa vie, sur lesquelles il importait de faire la lumière. En effet, certaines bonnes langues parlaient d'un magnifique collier de $1500 qu'il venait d'acheter, et qu'on n'avait pas encore vu au domicile conjugal. Quelle en était la destinataire? Et Mme Young s'irritait devant ce point d'interrogation, en songeant que quelques jours auparavant son infidèle lui avait refusé, ou à peu près, un bijou des plus modestes.

Dès ce moment, les hostilités furent plus violentes que jamais, et de scène en scène, le malheureux fut obligé d'exhiber le collier en question. C'était un collier.... de chien, que ce "sportman" à outrance avait acheté pour en parer un sien terre-neuve favori.

Le jour ne s'était pas fait sur la "flirtation" qu'on prêtait à Monsieur, mais n'importe, Mme était jalouse même de cette affection.... canine.

Aussi elle plaide actuellement en séparation, à Cincinnati, sous prétexte que son mari a lassé dans le ménage un terre-neuve de discorde.

—Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. Dans un accès d'indignation, l'un de nos confrères, le *Memphis Avalanche*, écrit ces lignes irrévérencieuses: "Si vous y songez bien, vous penserez qu'un diôle, qu'il soit Démocrate ou Républicain, volera toujours quand la chance lui en sera offerte!" Croyez-vous, confrère?

—Si les femmes sont parfois irrascibles, vindicatives, par exemple comme Mme Young déjà nommée, elles sont plus souvent encore ingénieuses au delà de tout dire. "Nous voulons prouver tout à l'heure", ainsi que le dit la fabuliste. Miss Miller, résidant à Ferris, petite ville du Texas, en est le témoignage vivant, frappant. Elle avait rencontré un aimable gommeux de la localité, et ma foi! le cœur avait parlé en langage lené, que nul n'a besoin d'apprendre. Mais voilà! Le gommeux ne plaisait pas au père et il avait interdit à celui-ci l'accès de sa maison. Le persévérant Texien ne se découragea pas, et malgré l'interdit paternel, il trouvait moyen de se glisser dans le jardin, où M. Miller, subjoupant le fait mis dans ce même jardin une sentinelle, un boule-dogue qui n'aurait fait qu'une bouchée du visiteur quand même. Des ce moment, mélancolie de la jeune fille, et le père apprit même qu'elle avait fait emplette d'un petit flacon de chloroforme. Il craignait qu'elle ne commît quelque folie dans une haute de peine ou de dépit; ce flacon de chloroforme, sur lequel il n'avait pu mettre la main, lui trotsait toujours en tête.

On fait du drame d'amour même au Texas.

L'autre jour il entre dans l'appartement de sa fille, et l'air chargé, en effet, de chloroforme, lui porte des effluves qui semblent donner raison à ses appréhensions. Sa malheureuse enfant aura commis un acte de démence.

Il n'avait pas tort, l'infortuné père! Sa fillette avait fait usage du chloroforme, puisque sous la fiole y avait même passé.... Seulement, c'était sur la sentinelle, sur le chien qu'elle avait opéré. Médor était chloroformé—et gommeux et donzelle étaient allés se marier chez quelque juge de paix du village voisin.

—On a sur raison de dire que depuis l'émancipation la race noire s'est considérablement améliorée. Une négresse d'Athens, en Géorgie, vient de donner naissance à un petit gaillard qui a toutes ses dents!

Combien de blanches en ce monde Ne pourraient pas en dire autant?

Air connu.

—Il est tombé, l'autre jour, à Laramie, dans le Colorado, une neige rouge qui a fait au sol un tapis pourpre d'un demi-pouce. Quand toute cette neige a fondu on en dit un ruisseau de sang.

—San Francisco, Californie, possède un théâtre chinois, où se presse la population du Céleste Empire. Seulement, mieux encore que le public du dimanche un peu partout, elle en veut pour son argent. Les représentations chinoises, conformément aux règles de ce temple d'un art ignoré par nous, doivent durer douze heures. L'auditoire ne se contente pas à moins. L'un de ces derniers soirs, une véritable émeute a éclaté au dit théâtre, parcequ'au rideau s'était baissé au bout de onze heures et demie. Le public était affolé d'avoir été volé de trente minutes; déjà il s'était emparé de l'impresario, et après de nombreuses rebuffades, on allait, peut-être, lui couper l'appendice de deux ou trois pieds qui s'allongeait sur son échine, quand le rideau se releva. Un régisseur, à queue non moins plantureuse, annonça qu'on allait donner une heure de plus de spectacle, et les consommateurs d'opium se déclarèrent à laisser partir au complet l'infortuné et très meurtri directeur.

—Il existe, actuellement, au Tennessee, 4326 manufactories. Elles représentent un capital de $20,000,000 et paient des salaires s'élevant à $5,000,000.

—Au cours du mois de février, le frappage, dans les diverses hôtels de monnaie des Etats-Unis, n'est élevé à une valeur de $4,548,360, dont $2,400,000 de *standard dollars*.

Le temps prouve tout, dit-on, et, entre autres choses, il a prouvé que le "Cherry Pectoral" du Dr J. C. Ayer est un remède souverain pour les affections de la gorge et des poumons. Des milliers de familles en font usage et elles s'en trouvent bien; il y a quarante ans qu'il est connu et il est certain qu'il est encore plus salutaire qu'à son le jour de son introduction. Les preuves de sa puissante efficacité sont nombreuses; bien des gens atteintes de symptômes de consomption, lui doivent actuellement leur guérison. Toutes les familles devraient avoir chez elles du "Cherry Pectoral" pour l'administrer immédiatement dans les cas de croup et de refroidissement subits.

Le *Lyon républicain* rapporte que M. Grand, négociant à Lyon, a été victime d'un vol considérable. M. Grand reçoyait d'Italie, porteur d'une mandate contenant pour 270,000 fr. de diamants et six billets de banque de 1,000 fr., lorsqu'en se réveillant dans son wagon, à Turin, il s'aperçut que sa mandate avait disparu. L'auteur du vol est activement recherché.

On mande, de St-Pétersbourg, qu'une ambassade extraordinaire, composée de deux hauts fonctionnaires avec une suite nombreuse, est sur le point de partir pour l'étranger. Elle se rendra dans toutes les capitales de l'Europe pour y remettre les invitations du tsar aux fêtes du couronnement. On désigne l'aide-de-camp général comte Kostalescof comme chef de cette ambassade.

On annonce, à la date du 17 février, que le roi Humbert a signé le décret fixant au 15 avril prochain la reprise des paiements en espèces métalliques en Italie.

BLIND TOM.

On lit dans le *Grenada Sentinel*:

"Ecrire à propos de Blind Tom, c'est comme si l'on écrivait une thèse sur l'éducation, la tempérance ou la vertu; le sujet est banal, il est épuisé. Cependant nous avons vu et nous avons entendu Blind Tom pour la première fois, la semaine dernière, jouant devant une pleine chambre; nous l'avons écouté, et il nous a semblé entendre le grondement formidable de la cataracte de Niagara, les bruits stridents qui sortent des cavernes du Colorado, ceux qui tombent des sommets du Chimborazo ou du cratère brûlant de Vésuve; il nous semblait que nous contemplions quelque grand prodige de la nature! Quand celle-ci crée quelque chose d'admirable nous disons qu'elle obéit à des lois immuables; mais quelle est donc celle qui lui a fait produire Blind Tom? De taille informe, de proportions bizarres, d'expression étrange, avec ses jambes courtes et grosses, avec son attitude pleine de gaucherie, sa petite tête, ses cheveux crépus, ses yeux sans regard, sa face crispée et son front bas, il offre un spectacle curieux et unique en son genre. Néanmoins, en dépit de toutes ces laideurs, il y a en lui quelque chose d'aimable et de naïf qui captive. Voilà ce qu'est Blind Tom au physique.

"Quand il est assis au piano, tout ce qu'il y a de désagréable dans sa personne avait disparu, et ses mains ont fait jaillir du clavier des sons qui auraient ravi les séraphins. Le voyant maîtriser l'instrument, penseant aux virtuoses qui avaient escaladé les hauteurs de l'art et arrivé aux sommets à force d'art, d'étude et de patience, que le génie avait couronnés, qui avaient pénétré les secrets divins de la mélodie et trouvé des accents pour ainsi dire célestes, nous nous sommes demandés avec étonnement comment cet enfant noir du hasard avait pu, sans effort, et par intuition, hérites de tant de talent, de leur science, et devenir comme eux un grand artiste!

"Si Blind Tom avait vécu dans le siècle des légendes, l'histoire en aurait fait un Orphée ou un Apollon. Quand sous ses doigts agiles le piano géminait, pleurait, murmurait, grondait ou éclatait comme les roulements de la foudre, nous nous demandions avec stupeur: Mais à qui donc ressemble-t-il? De quoi s'inspire-t-il? Comment se joue-t-il des sons avec le même art que Handel, Beethoven, Mozart et tant d'autres maîtres célèbres? Il ne ressemble à aucun artiste que nous ayons entendu jusqu'à ce moment. Il nous rappelle l'Océan que soulève la tempête et qui roule ses vagues puissantes sur le rivage. C'est d'abord le fracas du tonnerre, un crescendo harmonique, puis un bruit lointain, puis un murmure qui s'éteint. C'est l'éclair qui déchire la nue, qui frappe d'abord les tours élevées, les flèches s'allongeant dans l'espace, pour s'abattre ensuite sur la croix modeste de quelque couvent du moyen-âge. Disons-le tout de suite: Blind Tom est unique en son genre; qu'on nous permette le mot, dans son incompréhensible magnificence il est d'une absurdité prééminente.

"Blind Tom n'est pas un petit ange dont les ailes légères frôlent les tresses dorées des séraphins: mais quand il se met au piano, c'assigne musique ce'ante qui jaillit de ses doigts et les saints doivent l'écouter avec attendrissement."

Voilà ce qu'écrit et ce que publie le *Grenada Sentinel*. On n'accusera certainement pas cette confrère d'être incendiaire aux charmes de la musique et de masquer d'enthousiasme.

Décédé, à la Havane, mercredi, 7 mars, DON MIGUEL OSUNA.

Décédé hier, à 4 heures de l'après midi, à l'âge de 27 ans et onze mois, PAUL EMILE DERAY. Ses amis et connaissances, ainsi que ceux de sa veuve Philomène Salvant, de son frère Alphonse Dreo et de ses frères et sœurs ainsi que ceux de Philomène Salvant sont priés d'assister à son funérailles qui auront lieu cette après midi, à 4 heures. Le convoi partira de sa dernière résidence No 349 rue des Ursulines près Johnson.

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,

Vins de Bordeaux de meilleure orbe, récoltés de maisons de premier ordre.

Sherries de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq, etc.

Porters de Sandeman & Co, Offley, Cramp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en renom.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vins de St-Vincent véritable, etc. etc. etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

T. BAILLY BLANCHARD

COURTIER,

No 20 rue Carondelet.

Propriété foncière—Prêts sur hypothèques et sur sécurité collatérale—Achats d'Ameublissements de Ville et d'Etats—Taxes nouvelles et arriérées et Licences de Ville et d'Etat

A vendre—Propriété de haute—Hôtel et lots de terre, magasins, maison de résidence, située dans les lots 7a, 3a, de la District et Gretna. 7 jan—3 m PP

LA COMPAGNIE DITE

Southern Brewing Company,

Dont la brasserie est située

A l'intersection des rues Toulouse et Villeré,

A complété son installation et commencé hier ses opérations. Les personnes désirant visiter l'établissement y seront cordialement accueillies.

8 mars—4f

A vendre.

BOULANGERIE FRANÇAISE, à Washington, D. C., vient quatre ans d'établissement, clientèle de premier ordre, quatre chevaux, six voitures, matériel complet. On vendra avec la maison ou séparément, avec bail de dix ans et plus. S'adresser au propriétaire F. DESFOSSE, 2012, H. st., N. W., Washington, D. C.

8mars—1m mar jeu sam

Avis aux Planteurs Sucriers.

NOTRE énorme Trobeat (bâteau remorqueur) JOS B. WILLIAMS sera ici sous peu, remorquant une très forte quantité de Charbon Pittsburgh de la meilleure qualité. Les planteurs de la côte et du Bayou Lafourche trouveront de leur intérêt de s'adresser à nous qui offrons des avantages spéciaux.

DESFORGES, MONTAGNET & Cie,

34 rue Carondelet.

7mars—au 6 sept

Avis.

LES CRÉANCIERS de la succession de Mme Veuve A. HABERT, de Franklin (Lne), sont priés de présenter leurs comptes au soussigné, pour